

Dors tranquille.....

JOUR J

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?

Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06.60.66.99.09 », j'ai sauté sur l'occasion.

Après tout qu'ai-je à perdre ?

Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ?

Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous demain samedi à 20 heures, sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. »

Et me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Au souvenir de sa voix, je ne peux associer aucune image : une voix rocailleuse avec un accent prononcé, mais de quelle origine, je ne sais.

Je regarde ma montre, il est 19h30. J'ai un peu de temps devant moi. L'astre doré de cette belle journée de juin est encore haut dans le ciel. Il fait doux et ce jour qui va vers sa fin me laisse tout augurer pour l'avenir.

C'est vrai, je n'ai plus rien à perdre, ou plus grand' chose de toute façon : la perspective de cet emploi saisonnier est définitivement close, mon meilleur ami, malgré son amour de la vie, vient en quelques mois d'être terrassé par un cancer, et, même mon chat n'a rien trouvé d'autre que de quitter ce monde, au moment où j'avais le plus besoin de sa ronron-thérapie.

Alors cette petite annonce dans Ouest France, c'est comme un déclic et ce numéro d'appel, en plus, l'association de zéros, de six, de neuf, comme les chiffres de ma date de naissance, - je suis du 06.06.1996-, le mystère qui entoure cet appel, tout m'invite à tenter l'aventure.

J'ai rassemblé dans un grand sac de voyage les vêtements dans lesquels je me sens bien et un nécessaire de toilette.

J'ai claqué la porte de l'appartement et confié la clef à ma voisine du dessous pour l'arrosage des plantes, sans pouvoir lui donner une date de retour, puisque je n'en sais rien !

Maintenant, je suis là, au bord du quai, avec vue sur le seul indice en ma possession, un voilier magnifique, - je dirai d'environ 60 pieds, mais je n'ai pas toujours le compas dans l'œil -, au nom un rien sinistre « La Bérézina », dérouté de l'armée napoléonienne si mes souvenirs d'histoire sont exacts ! Et ce voilier, loin de l'image de la dérouté, racé, élégant, sur le pont duquel s'agite l'équipage, semble prêt à prendre la mer.

Je suis en contemplation, c'est mon côté « amoureuse de la mer », impossible de se refaire, et, perdue dans mes rêves, je suis indifférente aux bruits environnants ; alors je sursaute à la légère tape sur mon épaule. Avant d'avoir le temps de me retourner, la voix de rocaille, impériale, résonne :

« Ah, vous voilà, bien à l'heure, j'aime cela ! »

Devant moi, une grande dame élégante, je ne peux lui donner d'âge, me détaille de la tête aux pieds, de ses yeux bleu pervenche :

« Je vois, je vois, vous êtes bien jeune et si jolie : qu'avez-vous à faire d'une vieille dame comme moi, qu'est-ce qui vous attire, que cherchez-vous ? »

Un peu surprise par cette entrée en matière, je meurs d'envie de lui rétorquer que c'est plutôt à moi de poser les questions, mais elle ne m'en laisse pas le temps :

« Ta, ta, ta, êtes-vous prête à embarquer ? »

« Comment, tout de suite, comme ça ? »

« Oui, tout de suite, comme ça. Nous restons à quai, ce soir. Je vous expose mon projet après dîner et si celui-ci vous agréée, nous prenons la mer à l'aube »

Et là, de se diriger vers la passerelle d'un air décidé et de se retourner pour m'inviter à lui emboîter le pas.

JOUR J + 1

La nuit fut un peu agitée, trop de choses se bouscullaient dans mon esprit, et, ce matin, je vais essayer de mettre de l'ordre dans ce qui m'arrive depuis hier.

Après avoir franchi la passerelle, un jeune matelot m'a emmenée vers ma cabine en précisant que le dîner serait servi à 21 heures au carré. Je prends juste le temps de ranger mon sac et je m'aperçois que la commode est garnie de T-Shirts au nom du bateau : en fait, je m'installe ; tant pis s'il faut tout remballer demain !

La salle de bains qui jouxte la cabine est un petit bijou, toute en acajou avec le linge brodé de « La Bérézina » et tout le nécessaire de toilette d'un grand raffinement.

A 20h45, je sors sur le pont et me dirige vers le milieu du bateau. Je frappe et entre après avoir été invitée à le faire. Six couverts sont disposés sur une belle table.

L'équipage dîne avec nous. Le repas est succulent et mon hôtesse reste silencieuse tout au long de celui-ci. Pas de présentation, tout est discret et cela accentue le caractère mystérieux du moment.

Le repas terminé, elle me fait signe de la suivre. Nous nous installons confortablement dans le salon et sans autre préambule, elle commence son histoire :

« J'ai 70 ans, je suis née en Russie au bord de cette jolie rivière dont mon bateau porte le nom. Je m'appelle Helena ; mon enfance choyée n'a aucun intérêt à part le fait que l'on a toujours parlé français entre nous, en mémoire d'un ancêtre breton. Il était arrivé dans mon pays avec les guerres napoléoniennes. Ce qu'il advint de lui, après le départ des troupes françaises, nul ne le sait ou n'a voulu me le confier. Adolescente, en fouillant dans le grenier, j'ai découvert une malle en cuir frappée d'un nom, Armel Le Gal, celui de cet ancêtre ; dans un fouillis de vêtements et d'objets divers, j'ai trouvé un vieux portefeuille et à l'intérieur, un morceau de parchemin où était écrit dans une calligraphie hors d'âge, un message en breton :

« Kelc'hiet gant ar mor, skourjezet gantañ, katantez an denelezh, ur vuhez zo ganet »

Que l'on peut interpréter ainsi,

« Cerné d'eau de toutes parts, d'embruns et d'écume fouetté, l'amour de l'humanité, de l'offrande d'une vie est né »

Il semblait gravé sur un cœur de pierre, mais le dessin n'était plus très net. Personne n'a pu m'en dire l'origine et je reste encore sans réponse à ce jour.

A présent, je suis âgée, ma santé décline et j'ai envie de savoir ce que veut dire ce message. Je ne cherche pas un trésor ! Ces lignes n'en renferme même pas l'idée, bien que cette parole d'amour pour l'humanité est je pense, le plus grand des trésors.

Je suis arrivée en France, il y a une dizaine d'années. J'ai consulté toutes les archives possibles, je suis allée jusqu'au Mont Saint Michel et la bibliothèque d'incunables d'Avranches, au Parlement de Bretagne à Rennes ; j'ai aussi feuilleté les registres des différents évêchés de la région..... Mais, nulle trace de cet écrit.

Alors, voilà mon projet : je souhaite faire le tour des îles bretonnes car je pense que le secret est sur l'une d'elles - le parchemin dit bien « cerné d'eau de toutes parts » -, je veux questionner les îliens, les historiens, que sais-je, je ferai n'importe quoi pour « **SAVOIR** ».

Que dites-vous de cela ? Etes-vous prête à m'aider ? »

J'ai souri à la fin de ce discours et intriguée, elle m'a demandé ce qui provoquait ce sourire.

« Tout simplement le fait que mon prénom est Armelle comme celui de votre ancêtre, et que dans votre numéro d'appel, j'ai trouvé les chiffres de ma date de naissance le 06/06/1996, n'est-ce pas une étrange coïncidence ? »

Elle a souri à son tour et m'a simplement répondu :

« Si vous êtes partante, malgré le demi-siècle qui nous sépare, je pense que nous ferons un bon duo »

J'ai approuvé de la tête.

Elle a sorti des cartes marines du porte-documents qu'elle avait à ses côtés et m'a expliqué comment elle envisageait ce voyage en commençant par les îles les plus au Nord, au bout du Finistère.

Elle m'a demandé d'être prête à prendre des notes à chaque escale, à consigner le plus scrupuleusement possible les rencontres, les échanges et, en résumé, de tenir « le carnet de bord » de notre périple.

Elle a levé son visage, m'a regardée à nouveau avec un doux sourire, un peu mélancolique

« Vous pourriez être, Armelle, la petite fille que je n'aurai jamais. Allez dormir, il est tard. Demain matin, prenez votre temps, rien ne presse. Au réveil, il vous suffira de sonner, pour que l'on vous apporte un petit déjeuner. Le bateau sera en mer ; nous nous retrouverons ici dans la matinée. »

JOUR J + 6

Notre navigation a bien commencé. Comme prévu nous sommes allés vers les îles du Nord Finistère pour explorer Molène et Ouessant tourmentées par les vagues et les marées. Les vents ont été favorables, mais, sur ces îles, nous n'avons rien trouvé qui puisse se rapporter au manuscrit, malgré les recherches et les questions auprès des îliens.

JOUR J + 60

Nous sommes aux 2/3 du mois d'Août. Le soleil de cet été et nos randonnées pédestres en bord de mer ont coloré nos visages et fatigué nos organismes et le fait de ne pas avancer dans nos recherches est contrariant.

Nous avons déjà parcouru beaucoup de miles nautiques. La mer s'est montrée tantôt houleuse, tantôt d'huile, sans une ride comme un lac. Après avoir visité les îles septentrionales, Ouessant et Molène, où nous avons mouillé dans de petits ports, arpenté les chemins côtiers, enquêté auprès des habitants, nous avons continué nos recherches, de la même façon, sur l'île de Sein, puis plus bas sur Groix, Houat et Hoëdic, sans plus de succès.

J'ai noirci des pages à en avoir des crampes dans les doigts.....

Et, en même temps, nous avons appris à nous connaître, à nous découvrir et nous avons trouvé mille sujets de connivence : nos goûts communs en musique classique, nos écrivains préférés, la poésie,

Je pense aujourd'hui, qu'Helena est fatiguée : malgré son hâle, elle est pâle, les traits tirés, et, semble consternée de n'aboutir à rien.

Dans quelques jours, nous partirons pour Belle-Ile.

JOUR J + 69

Le mois de septembre est déjà entamé. Le temps a changé et ce matin de gros nuages s'accumulent à l'horizon. Ce sera, je crois, notre dernière étape.

Nous accostons à Le Palais. Mais à Belle-Ile, il est difficile d'imaginer en faire le tour à pieds : quatre-vingts kilomètres de côtes, des dénivelés importants : étant donné la grande fatigue d'Helena, cela n'est pas envisageable.

Après un déjeuner de poisson sur le port, Helena ferme les yeux et désigne au hasard un point sur la carte dépliée devant elle : « Locmaria » !

En moi-même, je pense,

« Côte sud-ouest, donc souvent battue par les vents du large, les rochers blanchis d'écume.....pourquoi pas ».

Un taxi attend pour nous y conduire et nous voilà sur la place d'un pittoresque village, où la mer est omniprésente.

A l'ombre des platanes quelques groupes se sont formés ; des hommes, pour la plupart, âgés, les visages burinés par la mer, sont assis sur les bancs, en conversation.

Helena choisit un banc adossé à la petite église et ferme les yeux, le vieux parchemin à la main. Elle est pensive et silencieuse ; son visage reflète son état de fatigue et une réelle lassitude :

« Je crois bien, Armelle, que nous ne découvrirons jamais ce que cache ces petites phrases rythmées comme un poème. Je suis bien lasse ; je me pensais plus solide, mes forces diminuent chaque jour et je n'ai plus l'élan du départ »

Cependant elle enchaîne :

« Le programme pour cet après-midi. D'abord je vais entrer dans cette jolie église, me recueillir et y chercher un moment de paix. Pendant ce temps, essaye de poser quelques questions autour de toi. »

Et tandis qu'elle se réfugie à l'intérieur, je m'approche d'un groupe avec le message en breton qui est retranscrit sur la première page de mon carnet.

« Qu'est-ce qu'elle veut la demoiselle ? » m'interpelle un vieux monsieur à la moustache blanche comme l'écume des rochers.

Je pense que cet ancien « loup de mer » doit parfaitement maîtriser le breton et sans autre introduction, je lui soumets les quatre lignes.

« Fichtre, où as-tu trouvé cela, mignonne ? Cela fait tellement longtemps que je ne l'avais lu, ça te dit à toi aussi, murmure t-il à son voisin ? »

« Si ça me dit, c'est l'inscription du calvaire de Keroulep ! La belle croix en granit face à la mer, à la sortie du village ».

Abasourdie, je ne sais que répondre, mais je me précipite vers l'église pour annoncer la grande nouvelle à Helena.

Dans le ciel gris, les goélands pleurent et les mouettes les accompagnent de leurs cris.

En pénétrant dans l'église, j'ai un pincement au cœur en remarquant la tête d'Helena penchée vers sa poitrine.

De loin elle me semble endormie mais en m'approchant, j'ai un moment de panique,

« Non, ce n'est pas possible, pas maintenant, pas aussi près du but ! »

Anxieuse, je m'accroupis à ses genoux, sa respiration est irrégulière ; je lui parle doucement.

Après un long moment, qui me paraît une éternité, elle reprend enfin ses esprits et un peu de couleur lui revient aux joues.

Encore tremblante, je respire, soulagée, et je peux lui murmurer, calmement,

« Helena, j'ai une bonne nouvelle »

Avec un profond soupir, venu du fond d'elle-même, d'une toute petite voix, elle répond :

« Je sais, j'ai su dès que je suis entrée ici ; c'est comme si j'y étais déjà venue, la réponse n'est pas loin de nous »

« Pas tout près quand même, au calvaire de Keroulep ! ». dis-je pour lui redonner le sourire

Sans précipitation, nous sortons toutes les deux et après un signe de la main au groupe, nous prenons la direction communiquée.

Et, on ne peut la manquer, la superbe croix en granit, qui marque le paysage, dans son environnement d'hortensias roses, d'iris des marais jaune pâle et d'ajoncs jaune d'or.

Helena pose sa main sur la pierre et caresse l'inscription.

« Bien sûr les embruns et le Christ crucifié, par amour pour notre humanité ! mais je ne vois pas le rapport avec mon ancêtre »

Quelqu'un nous a suivi, qui toussote et nous fait remarquer :

« Vous trouverez la même phrase gravée sur une dalle au cimetière, à côté de l'église, allez donc voir notre curé qui pourra, peut-être, vous en dire plus ».

C'est comme si Helena avait oublié sa fatigue et c'est elle qui m'entraîne vers le presbytère.

Un pas assourdi, feutré, répond au tintement de la cloche et la porte s'ouvre sur un visage paisible et souriant :

« Que puis-je pour vous, mesdames ? » demande le vieux prêtre

Tout simplement, Helena tend son manuscrit expliquant brièvement qu'il était au fond d'une vieille malle appartenant à son ancêtre Armel Le Gal.

Le regard empli de bienveillance, le prêtre nous fait signe de le suivre. Il va jusqu'au cimetière qui entoure l'église, vers le coin des tombes les plus anciennes. Il s'arrête devant une dalle de granit au centre de laquelle sur un cœur de pierre est gravée la phrase du parchemin. Sur la stèle beaucoup de noms : en haut, les plus anciens : François Le Gal, Henri Le Gal, bien d'autres qui s'enchaînent comme un arbre généalogique, et, tout en bas « Armel Le Gal 1790 – disparu »

Les yeux emplis de larmes, Helena s'agenouille et murmure :

« J'ai cherché longtemps ; sans doute avais-tu emmené, comme un talisman, ce message d'amour gravé dans la pierre – tu n'es pas revenu sur ton île – aujourd'hui, j'y suis pour toi, repose en paix ».

« Là où tu es, dors tranquille. »